

Georges-Henri Lévesque (1903 - 2000)

Dominicain, Fondateur de la Faculté des sciences sociales, Université Laval

(1935)

La mission des intellectuels canadiens-français (Qu'ils soient un...)

**Conférence prononcée le 5 avril 1935, à la Palestre Nationale,
à la soirée des "Prix d'action intellectuelle"**

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jean-marie_tremblay@uqac.ca

Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Georges-Henri Lévesque (1903-2000)

La mission des intellectuels canadiens-français (Qu'ils soient un...).

Conférence prononcée le 5 avril 1935, à la Palestre Nationale, à la soirée des "Prix d'action intellectuelle". Montréal : L'imprimerie populaire Itée, 1935. Collection Le document, no 19, mai 1935, 16 pp. Service de librairie du Devoir.

Le Père Georges-Henri Lévesque, dominicain, est le fondateur de la Faculté des sciences sociales, Université Laval.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les citations : Times New Roman, 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

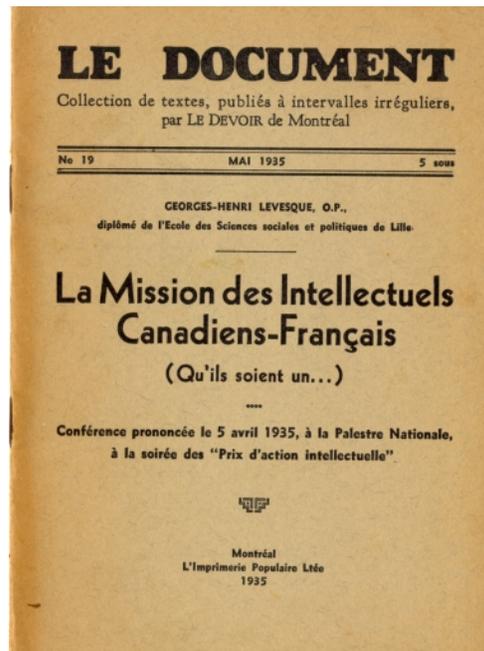
Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter), 8.5" x 11")

Édition numérique réalisée le 19 mai 2006 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.



Georges-Henri Lévesque (1935)

La mission des intellectuels canadiens-français
(Qu'ils soient un...).



Conférence prononcée le 5 avril 1935, à la Palestre Nationale, à la soirée des "Prix d'action intellectuelle". Montréal : L'imprimerie populaire ltée, 1935. Collection Le document, no 19, mai 1935, 16 pp. Service de libraire du Devoir.

Table des matières

Introduction

Nos misères

Nos forces

Nous unir

Idéal commun

I. Ensemble pour le préciser

Qu'est-ce qu'un idéal ?
Renouvellement nécessaire
Tâche des intellectuels
Sur le plan économique
Dans le domaine politique
Dans l'ordre national
Le problème capital
Sur le terrain religieux
Aux travailleurs de l'esprit
Collaboration

II. Ensemble pour le faire aimer

Ses attraits
Rôle des intellectuels
Union requise

III. Ensemble pour le réaliser

Il faut agir!
Dilettantes
Arrivistes
Individualistes
Qu'ils soient un!

Georges-Henri Lévesque (1903-2000)

La mission des intellectuels canadiens-français (Qu'ils soient un...).

Conférence prononcée le 5 avril 1935, à la Palestre Nationale, à la soirée des "Prix d'action intellectuelle". Montréal : L'imprimerie populaire ltée, 1935. Collection Le document, no 19, mai 1935, 16 pp. Service de librairie du Devoir.

Introduction

M. le Président,

Mesdames, Messieurs,

[Retour à la table des matières](#)

En consultant la liste des éminents conférenciers qui, dans le passé, ont donné tant d'éclat à ces soirées d'action intellectuelle, je me suis demandé quel trait commun pouvait bien me valoir l'honneur de succéder aux Montpetit, aux Groulx, aux Pâquet, aux Lamarche, aux Villeneuve et aux autres. Pour le plus grand bien de leur réputation et de ma modestie, je n'en ai pu trouver aucun.

Mais peut-être a-t-on jeté les yeux sur moi pour un motif particulier ? Quel avantage pourrais-je donc avoir que ceux-là ne puissent posséder ? Peut-être quelque chose qu'ils avaient... mais que la vie leur a enlevée, hélas ! bien malgré eux ? Et j'ai conclu : les jeunes de l'A.C.J.C. ne m'ont appelé ici que parce que je suis de *leur* génération. Dès lors, cet appel devenait une Invite à *leur* parler de *leurs* problèmes, des problèmes de *notre* jeunesse intellectuelle. Refuser, c'eût été

les trahir et me trahir moi-même, comme aussi me priver d'une des plus grandes joies de ma vie.

Jeunes intellectuels canadiens-français. c'est donc comme l'un des vôtres que Je viens, en ce moment, vous entretenir de nos devoirs, du plus pressant de tous nos devoirs.

Nos misères

[Retour à la table des matières](#)

On a beaucoup parlé, ces derniers temps, de la décadence de notre peuple canadien-français. Tous ceux qui, chez nous, se donnent encore la peine de penser s'accordent à la reconnaître, tantôt avec les accents d'une tristesse profonde, tantôt avec l'impétuosité farouche d'une énergie révoltée. Les plus optimistes eux-mêmes pourraient-ils demeurer impassibles devant la situation présente : notre pauvre peuple, non seulement secoué, comme tous les autres, parla terrible crise mondiale, mais encore miné intérieurement par l'action sourde de bacilles rongeurs. On dirait qu'une sorte de torpeur, comme une anémie générale, a envahi tout son organisme. Il ne vit plus qu'à moitié : vie agricole appauvrie et désorganisée, vie économique dominée par une âme et du sang étrangers, vie intellectuelle trop souvent confinée dans les régions de la mémoire et de l'imagination, vie nationale languissante pour ne pas dire léthargique, vie religieuse qui consiste bien plus, hélas ! à se gaver de formules et à multiplier les gestes de dévotion qu'à se remplir de Dieu et à le répandre autour de soi.

Tout cela est triste. Il fallait cependant le dire pour provoquer un réveil sauveur, pour trouver dans la profondeur même -de notre misère le désir, la soif d'une résurrection. Mais on l'a déjà assez dit ; on l'a Peut-être trop dit. Il y a même des gens qui se sont donné la mission de ne dire que cela, comme s'il suffisait de montrer à quelqu'un la boue où il s'enlise pour le faire remonter vers les étoiles, comme s'il suffisait de verser des larmes et du fiel sur des ruines pour les faire reflourir.

Nos forces

[Retour à la table des matières](#)

Mais ce que l'on n'a pas assez dit, c'est qu'au-dessus de notre déchéance actuelle, il y a un salut possible ; que face à notre misère se dresse un rêve de grandeur ; qu'à côté des puissances mauvaises qui nous ruinent il y a aussi nos forces de résurrection, et que ces forces sont assez nombreuses et puissantes pour nous faire renaître à une vie intense et pleine.

Malgré la désolation de notre âme nationale, ne sentez-vous pas parfois un souffle de vie passer sur elle ? Que signifient donc ces nombreux mouvements que les dernières années ont vus surgir et qui parlent sans cesse de réveil, de réforme, de relève, de restauration, de renaissance ? N'y aurait-il donc que de ridicules fantoches en arrière de tous ces soulèvements ? Des fantoches ? ces anciens, ces lutteurs robustes et infatigables qui n'ont jamais voulu suivre la masse fléchissante, qui, malgré l'amertume et l'isolement où les plongeait l'abdication générale, ont toujours continué de sonner l'alarme, de rappeler à la grande vie et d'espérer des jours meilleurs ? Des fantoches ? ces jeunes déjà mûris par l'inquiétude sinon par la misère, souvent pleins de talents, d'énergie et de dévouement, prenant parfois des allures de révoltés mais surtout désireux de vivre vraiment, d'être pleinement ce qu'ils doivent être, de rendre à leur race sa force première et son originale beauté. Ces jeunes, vous les rencontrez partout ; ils savent déjà dire leur mot dans les assemblées publiques, écrire dans les revues et les journaux ; vous les trouvez aussi priant et travaillant au pied de la croix ou mieux sur elle, dans nos cloîtres et nos séminaires. Des fantoches ? Non. Des âmes plutôt ; des forces mystérieusement puissantes qui promettent de ranimer le grand corps canadien-français. Voilà ce que l'on n'a pas assez dit.

Nous unir

[Retour à la table des matières](#)

Mais ce que l'on a encore beaucoup moins dit, ce qu'il aurait fallu affirmer par-dessus tout, et ce que je voudrais proclamer bien haut ce soir, c'est que ces forces retomberont misérablement après quelque brusque échappée - peut-être éclatante, probablement dangereuse, mais sûrement improductive - si elles ne savent puiser dans l'union, dans un accord collectif, la fécondité qui demeure, l'élan qui bouscule les obstacles, la fermeté qui supporte les vicissitudes et réussit à s'imposer. Unies, elles multiplieront leur puissance et deviendront irrésistibles ; séparées, elles produiront des efforts héroïques peut-être, mais leur action restera stérile, mais notre peuple ne sera pas sauvé.

Est-il besoin de démontrer cette importance souveraine de l'union, aujourd'hui que tous les meneurs d'hommes basent leur action sur ce principe fondamental ; aujourd'hui que le cri lancé jadis par Marx : "prolétaires de tous les pays, unissez-vous", fait craquer la structure économique du monde ; aujourd'hui que nous constatons l'influence décisive des unions de jeunesse qui ont permis au fascisme de s'édifier et à l'hitlérisme de triompher ? Qu'on le veuille ou non, l'heure est aux actions concertées, aux groupes compacts, aux armées -bien liées. Pour résister aux forces du mal qui se font de plus en plus audacieuses contre l'Église, c'est l'union que les souverains pontifes ne cessent de prêcher. Devant les maux qui anémient les énergies vitales de notre peuple, c'est l'union de nos résistances et de nos enthousiasmes qui nous permettra de transformer notre vie, de renverser nos adversaires et de remporter la victoire.

Mais un ensemble cohérent exige d'abord des parties bien homogènes. Nous devons donc travailler en premier lieu à unir nos forces dans chaque domaine, sur tous les plans de notre vie. Unir nos cultivateurs, nos ouvriers, nos industriels et nos consommateurs, pour que notre vie économique se ranime, devienne plus prospère, plus française et plus humaine. Unir notre jeunesse aussi : elle qui semble gar-

der si haut son enthousiasme et son désir de vivre ; elle qui, n'ayant pas encore plongé trop profondément ses racines dans l'ancien état de choses, est tout indiquée pour la création d'un ordre nouveau. Unir nos intellectuels surtout, parce que de leur accord dépendra très étroitement l'union générale de toutes nos forces, du fait qu'elles doivent en recevoir leur principe d'unité.

Idéal commun

[Retour à la table des matières](#)

En effet le principe unificateur le plus puissant, pour un peuple, c'est la communauté d'idéal. Or les intellectuels -comme groupe, j'entends- ne sont-ils pas avec les gouvernants les artisans et les gardiens nés de cet idéal commun ? Les intellectuels ont pour fonction propre de le faire étinceler au ciel de la pensée ; les gouvernants le font descendre sur la terre des réalisations.

Un idéal se pense, se construit, se pose, C'est aux intellectuels d'un peuple qu'il appartient de le découvrir et de le préciser, de le façonner avec amour, de le tailler aux mille facettes, de le placer bien haut surtout pour élever du même coup le niveau de la nation. Un idéal rayonne, se chante, éveille les enthousiasmes et attire. C'est encore aux intellectuels d'un peuple qu'il appartient de le faire briller partout, de le présenter si grand et si beau, si charmeur et si désirable qu'il excite dans tous les cœurs la soif de sa conquête, la mystique de sa foi et de son amour. Un idéal enfin se réalise. Aux intellectuels d'un peuple il incombe plus encore Qu'à tout autre de le faire passer dans leur propre vie, puisqu'ils en sont plus conscients et qu'ils y sont attachés de plus près.

Mais ces tâches, cette sublime mission, nous ne pourrons les remplir que si nous savons être un, faire bloc. Nous diviser serait trahir, abandonner notre peuple à la nuit. à l'indolence et à la mort.

Aussi, puisque nous sommes réunis ce soir pour couronner les oeuvres des jeunes intellectuels canadiens-français, puisque nous sommes tous - ou en majeure partie - des jeunes, puisque nous avons tous la prétention d'être des travailleurs de l'esprit, je voudrais rappeler le devoir collectif qui nous revient : établir ce que nous voulons être comme peuple, en répandre le besoin et l'amour dans les âmes, être tous au poste à l'heure des réalisations.

Et parce que c'est notre vocation spéciale, parce que c'est la condition de notre union et donc de notre grandeur nationales, je me permets, les yeux fixés sur l'idéal canadien-français, de vous lancer ce mot d'ordre

Ensemble pour le préciser,
Ensemble pour le faire aimer ;
Ensemble pour le réaliser.

I. Ensemble pour le préciser

[Retour à la table des matières](#)

Je faisais tout à l'heure un tableau bien sombre de l'état actuel de notre peuple. Il ne suffit pas cependant de se sentir malade pour se guérir, il faut encore rechercher

les causes du mal, avoir le cœur de débrider la plaie pour mettre à nu les organes lésés et rendre possible le traitement. Cette partie du programme, on l'exécute avec une ardeur qui dépasse souvent le but et nous prive même parfois de forces utiles.

Mais là ne se trouve pas la guérison. Une fois connues les causes d'un mal, il importe d'en chercher les remèdes. Or nous souffrons surtout d'anémie, nous n'avons plus le courage d'entretenir en nous le souffle vital, nous n'avons plus la passion d'être nous-mêmes ! Cela se

comprend facilement : nous ne savons même plus ce que nous devons être.

Faites une expérience, demandez un peu autour de vous ce que c'est que l'idéal canadien-français. Posez même votre question à certains d'entre nous. Et vous vous heurterez presque toujours à un étonnement embarrassé ; vous ne rencontrerez souvent que des yeux égarés, essayant vainement de découvrir, dans une nuit noire et lointaine, je ne sais quelle étoile aussi indéfinissable qu'invisible. Nous ne savons plus ce que nous devons être. Allons nous étonner après cela que nous ne puissions plus être ! Nous n'avons plus actuellement d'idéal propre, de but bien précis. Et de ce vide, nous défailons !

Le premier travail est donc de restaurer notre idéal, de le préciser. Il nous le faut bien net et bien à nous, là, devant notre conscience collective, polarisant toutes nos forces nationales.

Or, Mesdames et Messieurs, c'est au groupe des intellectuels qu'il appartient de préciser ce but vers lequel un peuple doit tendre ; c'est la mission des intellectuels de nous donner un idéal. C'est notre mission.

Qu'est-ce qu'un idéal ?

Mais qu'est-ce donc qu'un idéal ? C'est un bien qu'on désire, qui domine tout notre être par la puissance de sa fascination, qui non seulement règne sur nos pensées, oriente nos vœux et transfigure à sa lumière les tâches les plus ardues, mais encore imprime en nous son effigie, façonne notre mentalité, forge notre âme. Un idéal ? mais c'est le but enchanteur qu'on croit pouvoir atteindre, assez éloigné pour qu'on s'élance vers lui, assez près cependant pour qu'on l'apprécie, bien proportionné surtout pour qu'on puisse non seulement le désirer sans déchoir, mais encore se grandir en montant vers lui. Ni purement spéculatif, puisqu'il doit s'intégrer dans une vie, ni perdu dans la décourageante petitesse du présent, l'idéal se situe dans le proportionnement réel, quoique très élevé, de principes fondamentaux à nos conditions actuelles et à nos virtualités. Ce que nous sommes en état de réaliser, ce qui nous entraînera au-dessus de nous-mêmes, un appel au perfectionnement de notre nature et de toutes ses puissances, le but

sublime que nous indiquons à nos activités et à nos amours, voilà l'idéal !

Pour un homme, sur -terre, l'idéal, c'est de devenir de plus en plus conforme à l'image de son

Dieu. Pour un peuple, l'idéal, c'est le développement intégral de ses énergies et de ses richesses en vue du fidèle accomplissement de la mission qui lui revient dans l'économie du monde. L'idéal d'un peuple, ce sont les éternels principes de toute vie collective ; mais c'est aussi ce qui bouillonne au coeur de ses enfants, l'ensemble de leurs pensées et de leurs désirs, les objets de leur amour, c'est leur mentalité, leur angle de vision sur les choses, leur culture, la somme de leurs affections et de leurs haines, parfois la résultante de leurs colères, c'est surtout le proportionnement harmonieux des éternels principes à ses conditions ethniques particulières. Un rêve commun qu'on sent possible et qui entraîne, qui fait vivre, qui fait exploser l'âme collective.

Renouvellement nécessaire

Comment se fait-il donc que cet idéal puisse, à un moment donné, s'effacer, s'évanouir ? Comment expliquer que nous, Canadiens français, nous en soyons venus à perdre presque complètement le nôtre ?

C'est que l'idéal pratique, Mesdames et Messieurs, tout comme la masse humaine qu'il suspend à ses forces attractives, est un vivant ! il doit donc, sous peine de disparaître, évoluer, s'accorder aux conditions et aux circonstances nouvelles, se refaire sans cesse sous l'impulsion de ses facultés de croissance et d'adaptation, c'est-à-dire sous l'influence des intellectuels.

Ne consiste-t-il pas en effet, pour reprendre la définition donnée plus haut, dans un proportionnement harmonieux de principes absolus à des conditions ethniques particulières ? Or toute proportion change nécessairement quand changent les termes qu'elle met en rapport.

Certes, dans le cas présent, il ne saurait y avoir qu'immobilité du côté des principes. Toujours les hommes, les sociétés, les nations, les

régimes économiques seront régis par les mêmes lois fondamentales qui découlent de leur nature même.

Cependant le changement peut .fort bien se produire du côté de ce que - en un sens très général - nous avons appelé conditions ethniques particulières. Quoique parmi elles aussi il y ait des données immuables, car un peuple doit, malgré son évolution, garder son génie propre et demeurer foncièrement identique à lui-même dans les lignes essentielles de sa personnalité.

Mais son milieu géographique peut se transformer, son climat intellectuel et moral varier, ses conditions économiques et sociales évoluer, etc. Tous ces changements feront, du même coup, varier la proportion, et donc l'idéal.

Tâche des intellectuels

Aux intellectuels de renouveler en conséquence cet idéal, de faire que son évolution précède celle du peuple ; autrement, ce peuple perdra la force qui le tenait en haleine, le principe unificateur de ses énergies, la vision grandiose qui exaltait ses puissances de conquête et de progrès.

Or, n'est-ce pas précisément ce que nous avons négligé ? Nous sommes-nous préoccupés d'adapter aux circonstances présentes les principes absolus qui dominent la vie des peuples ? Ne sommes-nous pas trop restés les glorieux vaincus de 1760 ? ne nous sommes-nous pas trop contentés d'être les contemporains satisfaits de nos admirables ancêtres, les éternels chantres d'un beau passé ? Aussi le présent nous échappe ! ...

Notre premier travail doit donc consister à bien préciser la formule selon laquelle les principes absolus peuvent s'appliquer à nos conditions. Prenons quelques exemples.

Sur le plan économique

D'abord, sur le plan économique. Puisqu'il s'agit ici d'activité, le grand principe qui domine, c'est la fin. Or, toute activité économique a

pour but, non pas la divinisation du capital ou l'enrichissement des grands seigneurs de la finance et de l'industrie, mais la prospérité matérielle de la communauté, le service des consommateurs. Une organisation économique qui ne tendrait plus à donner à toutes les personnes humaines ce dont elles ont besoin n'aurait pas sa place dans une véritable civilisation. Voilà le principe fondamental de l'ordre économique.

Jadis, alors qu'on ignorait à peu près le crédit, les possibilités colossales du machinisme, la rationalisation, le champ des échanges se bornait au village, à la région, à la province. En conséquence, les régimes économiques étaient plutôt stationnaires, presque entièrement privés, domestiques ou régionaux.

Aujourd'hui que la vie économique est devenue nationale et même internationale, formidablement dynamique aussi, la nécessité s'impose d'un régime qui batte le même rythme, qui coordonne toutes les puissances de la nation, canalise et discipline les forces de la machine et du crédit pour la plus grande prospérité de tous les citoyens. Quelle en sera la formule précise ? À nous de la chercher.

Dans le domaine politique

Dans le domaine politique maintenant, l'idéal doit s'inspirer avant tout de la primauté du bien commun, de la nécessité d'une autorité digne, éclairée, puissante mais respectueuse cependant d'une liberté légitime si nécessaire à l'épanouissement des personnalités. Voilà les éternels principes de la vie sociale.

Hélas ! que révèle la réalité ? Un bien commun trop souvent à la merci d'individus qui le pillent légalement ; une autorité peu clairvoyante et trop faible, que d'ailleurs n'importe quel vaurien peut défier et traîner impunément dans la boue, que bien peu respectent parce qu'elle-même parfois se respecte bien peu ; une liberté enfin que l'on marchandise aux bons citoyens mais que l'on prodigue aux anarchistes, aux révolutionnaires et aux athées.

Eh bien ! hardiment, allons aux causes de cette pénible situation ; apprécions notre régime politique en regard des principes énoncés

plus haut ; et si nous le trouvons incapable de les faire triompher, cherchons la formule réformatrice.

Dans l'ordre national

Préciser notre idéal national exigera un courage encore plus grand, car ce sera agiter du même coup les questions les plus graves. Ce courage, nous devons l'avoir !

De toute nécessité, il faut que la race canadienne-française vive en Amérique du Nord.

Il le faut, non seulement parce que nous le devons à notre sang et à nos ancêtres. mais aussi parce que nous le devons au bien général humain qui trouve sa perfection dernière, la plénitude de sa richesse dans la variété des races, dans la permanence et le développement de cultures ethniques différentes, parce qu'enfin nous le devons à notre foi. Certes, par définition même, la religion catholique n'est essentiellement liée à aucune langue, elle transcende toute culture et n'est le monopole d'aucune race. Mais, pour nous, Canadiens français, il s'agit d'une question de fait : notre patriotisme et notre foi ont trop vécu l'un de l'autre pour ne pas être unis bien intimement, pour ne pas être devenus, dans une certaine mesure, interdépendants, pour ne pas ressentir, en tout cas, leurs blessures réciproques. De plus, la race qui voudrait nous assimiler étant, en grande majorité, aussi étroitement liée au protestantisme que nous le sommes au catholicisme, serait-il possible de glisser vers elle sans danger pour notre foi, de nous angliciser sans nous protestantiser ? Inutile d'insister, des milliers d'exemples lamentables vous ont déjà cruellement convaincus.

Ces devoirs envers notre sang, envers le bien général humain, envers notre foi, et combien d'autres raisons encore ! nous font donc une obligation grave -de survivre. Voilà le grand principe qui devra toujours inspirer et informer notre idéal national ; le principe auquel il faudra demeurer attachés jusqu'à la mort. Il faut que nous vivions ! Et ce principe, c'est à nous surtout qu'il incombe de le faire devenir une merveilleuse réalité. N'allons pas compter sur les autres pour nous faire vivre ! Que notre vie jaillisse du plus intime de nous-mêmes puisque c'est nous-mêmes qu'elle doit animer ! Les autres, sous pré-

texte de bonne entente, chercheront plutôt à vivre à nos dépens. Comptons sur nous-mêmes d'abord ! C'est à nous et rien qu'à nous de veiller à ce que notre statut national assure notre marche vers l'avenir et le progrès.

Le problème capital

Et ne craignons pas, actuellement, de poser franchement le problème capital : la Confédération est-elle, théoriquement et pratiquement, le milieu favorable au plein épanouissement -de notre vie ? est-elle au contraire la machine à nous affaiblir, à nous dissoudre, à nous absorber ?

Que son inspiration initiale ait été la protection des deux races Par une large autonomie accordée aux provinces, nous ne saurions le nier. Mais, expérience faite et considérant l'évolution actuelle de nos conditions économiques et sociales, il est bien permis de craindre pour cette inspiration première et de se demander si la Confédération pourra y rester fidèle.

D'ailleurs le problème se pose déjà de façon tragique.

D'une part, les nouvelles conditions économiques et sociales exigent de plus en plus un régime vraiment centralisateur. D'autre Part, dans l'état présent, la centralisation, c'est, pour notre groupe ethnique, le grand danger.

Si nous restons confédérés, nous ne pouvons sans injustice envers les deux tiers de la population canadienne refuser la centralisation qui s'impose. Par contre l'accepter, ce serait manquer de charité envers nous-mêmes, ne serait-ce pas nous suicider ?

Faudrait-il donc, pour faire face à la situation et échapper au péril qui menace, pour être à la fois justes envers les autres et charitables envers nous-mêmes, faudrait-il donc laisser les autres provinces poser la Pierre d'angle de leur édifice social où bon leur semblera et opérer, de notre côté, notre centralisation mais dans un état québécois ? - ou chercher plutôt, dans la Confédération actuelle, à nous prémunir contre les inévitables dangers d'une centralisation nécessaire ?

On s'étonnera peut-être de nous voir mettre si facilement en jeu la Confédération canadienne. Mais notre survivance nationale relève de principes supérieurs au bien commun de la Confédération elle-même ; elle relève de données de nature ! Aux intellectuels d'agiter franchement ces questions angoissantes, et d'en dégager notre idéal national concret.

Sur le terrain religieux

Passons enfin sur le terrain religieux, puisque, en somme, notre peuple a gardé sa foi aux réalités surnaturelles. Le catholicisme, en son fond véritable, se présente au monde comme une éternelle charte de vie. Mais une religion doit se repenser, se revivre à chaque génération, sans toutefois varier en ses profondeurs, autrement elle devient bientôt lettre morte et cadre vide. Or, ce sont les intellectuels, les laïcs mais surtout les prêtres, qui doivent s'efforcer de retrouver pour leur peuple, à chaque moment de son évolution, ce qu'on a appelé le *vrai visage du catholicisme*.

Ici encore notre travail est essentiel. Trouver le moyen d'accentuer chez notre peuple le tracé de sa foi, de le faire vivre vraiment en dépendance du Créateur, fier de son titre de peuple catholique, fier de sa soumission au pontife romain et convaincu que cette soumission ne nuira jamais dans l'ensemble à ses droits nationaux, fier de garder son trésor religieux, d'être une partie bien vivante du grand corps mystique dont le Christ est la tête.

Aux travailleurs de l'esprit

Vous le voyez, Mesdames et Messieurs, l'heure n'est pas aux spéculations stériles, elle est aux conceptions fécondes. Notre peuple veut savoir où aller, connaître son but d'une manière bien précise, pour assurer sa survivance et réaliser son rêve de grandeur. À nous de l'éclairer. Les quelques exemples apportés plus haut, et qui n'ont d'ailleurs pas la prétention d'épuiser le sujet, ont illustré suffisamment, je l'espère, le rôle capital des intellectuels - notre rôle, dans la détermination d'un idéal sauveur.

Vous vous effrayez peut-être du complexe et du démesuré de la tâche. Travailleurs de l'esprit, penchés habituellement sur le secret des choses pour fixer en formules les grandes lois et les grands souffles qui emportent le monde, vous n'ignorez pas les limites de l'esprit humain. Vous savez que le Créateur a établi inégalement les proportions intellectuelles, comme il l'a fait d'ailleurs pour tous ses dons. Aux uns les spéculations philosophiques, aux autres le concret des sciences expérimentales, à ceux-ci l'harmonie des poèmes ; à ceux-là les mystères de la contemplation ; il n'a été donné à personne d'enfermer dans son cerveau le savoir humain intégral. Même dans la région propre de chaque science, qu'elle est poignante cette lutte de l'homme contre les mystères de la nature, qu'il est tragique ce retournement continu des plus grands désirs de connaître et d'aimer ! Nous sommes finis ! Finis devant le nombre effarant des objets intelligibles, finis devant les mille détails des circonstances pratiques, finis parce que nous sommes des hommes, et que le Bon Dieu a fixé un terme à notre être et à notre pouvoir.

Devons-nous abandonner alors le rêve de connaître, devons-nous surtout, puisque c'est le cas qui nous occupe, laisser notre peuple sans boussole pour la grande aventure de sa vie ? Devons-nous renoncer au rôle sublime que nous avons assigné aux intellectuels d'une nation ?

Collaboration

Ce serait bien mal comprendre notre tâche. Nous ne sommes pas seuls. Nous ne devons pas nous isoler. Ce qu'un homme ne peut faire, cent peuvent l'accomplir. D'autres intelligences nous entourent, peut-être aussi déficientes que la nôtre, mais dont la collaboration produira des merveilles. Issus de la société, nous sommes appelés à vivre ensemble, à travailler ensemble. C'est sur tout le groupe des intellectuels que repose le devoir de donner au peuple son idéal. C'est le groupe des intellectuels qui est l'intelligence d'une nation. Et cette intelligence doit être une pour être forte.

Croyons donc tout d'abord à l'opiniâtreté du labeur personnel, oui, mais mettons ce labeur au service de la cause commune. Sachons aussi travailler ensemble. L'association, la distribution des tâches, l'effort

en commun, les discussions sérieuses et méthodiques sont autant de moyens capables de multiplier prodigieusement notre puissance.

Que chacun enfin apporte sa collaboration en toute liberté et qu'on l'accueille en toute largeur d'esprit. Des travailleurs de l'esprit ne s'embrigadent pas comme des manœuvres. Qu'on leur permette même de se tromper, pourvu qu'ils le fassent sincèrement ; les erreurs elles-mêmes peuvent être fécondes ; elles manifestent souvent la vérité par contraste, elles l'étaient toujours par les réfutations qu'elles font naître. Ensemble vers la vérité ! Nous chercherons le vrai et non les satisfactions de l'amour-propre ou de vaines chicaneries sur des vétilles. Ceux qui n'auraient pas la santé intellectuelle d'admettre la vérité partout où elle se trouve ne doivent pas trouver place dans nos rangs. C'est le vrai que nous chercherons, le vrai pratique, celui qui pourra informer nos vies et nous agrandir à son contact, celui qui fera de nous un peuple vigoureux et sain. Individuellement, nous nous tromperons peut-être ; mais, bien serrés les uns contre les autres, nous ne nous tromperons jamais, et l'important est là.

François Mauriac prétend que les jeunes gens ont dû inventer l'expression "se sentir les coudes" pour exprimer et leur manque de vie individuelle et leur besoin d'être plusieurs. Nous sommes tous des jeunes. Eh bien ! donnons-nous l'encouragement de nous sentir les coudes dans un travail en équipe, dans une collaboration intime et effective pour l'idéal canadien-français, qu'ensemble nous voulons tous préciser.

II. Ensemble pour le faire aimer

[Retour à la table des matières](#)

Les intellectuels ont pour mission de préciser l'idéal ; ils doivent de plus l'incruster dans le cœur du peuple. Ils sont les architectes qui établissent les "plans et devis" de notre vie nationale ; ils sont aussi les annonceurs du modèle qu'ils ont découvert et embelli. Ils sont les héros de l'idéal, ils en sont les orateurs, les apôtres !

Ses attrait

Je le disais tout à l'heure, un idéal est par nature même quelque chose de pratique, *une idée*, mais une idée qui veut combler nos aspirations, un but qui commande notre agir, un bien avec lequel nous sommes *en sympathie*. L'idéal est vérité, mais il est aussi bonté, la réponse de l'esprit aux besoins et aux passions qui fermentent en lui. Voilà son dynamisme, son rayonnement, sa puissance de séduction et de conquête.

Il faut qu'il soit entrevu ; il faut qu'il soit aimé aussi ! Il faut qu'il éclaire ; il faut encore qu'il enthousiasme ! C'est à toute l'âme du peuple qu'il s'adresse ; C'est elle tout entière qui doit s'élancer vers lui.

Rôle des intellectuels

Mais s'élance-t-on vers une fin inconnue, indifférente, qui n'a pas suscité l'aiguillon de son besoin ? De même que l'intelligence a le rôle de présenter à l'appétit le bien qu'elle a conçu, ainsi les intellectuels doivent mobiliser tous les cœurs sous le drapeau de leur idéal, les animer d'une même ardeur, créer une tendance collective, une âme commune. On a dit que la Révolution est une idée qui a trouvé des baïonnettes pour la défendre ; l'idéal est une idée qui trouve toutes les énergies d'un peuple coalisées pour sa conquête. Faire aimer l'idéal d'abord forgé par eux, voilà le deuxième rôle du groupe des intellectuels.

Et ne dites pas que notre peuple n'a pas l'enthousiasme facile, que nos efforts resteront infructueux ! Oui, nous sommes peut-être lourds de défaillances et de lâchetés, mais comment prétendre, devant ce que nous avons jadis voulu et réalisé comme peuple, comment prétendre que nous sommes incapables de nous passionner pour une grande cause, de nous fondre en une seule âme ! Sommes-nous, oui ou non, les descendants de ce petit groupe de Français qui, assailli par un esprit étranger et malgré toutes les tracasseries et les persécutions, se développa et vécut ? Sommes-nous, oui ou non, les fils du miracle canadien ? Et l'on voudrait qu'une telle race ne pût aujourd'hui encore vibrer à l'appel de son sang, s'élancer vigoureuse et jeune vers la sur-

vivance et vers la liberté ! Allons donc ! Indiquons-lui le but, inspirons-lui l'amour de ce but, et elle marchera. Le *bien fascine* de lui-même, il suffit de l'évoquer pour que s'arc-boutent les vœux, pour que se creuse la faim de sa conquête.

Quelle mission ! mesdames et messieurs ! On dit que les troubadours du moyen âge passaient de château en château, de village en village, chantant le coin de terre de leur jeunesse ; on dit que les soldats de la grande guerre, dans leurs tranchées boueuses, trouvaient des accents sublimes pour leur pays, du pays auquel ils offraient leur sang ; on dit que l'exilé pleure en pensant au ciel de sa patrie, à la maison où il est né, à ceux qui lui gardent leur souvenir. Qu'il doit être profond au cœur de l'homme l'amour de son pays, l'amour des siens, pour éveiller de telles nostalgies ! Pourtant ! cet amour, nous sommes en train de le perdre, nous ! Nous ne le retrouverons que dans l'amour de l'idéal. Ah ! notre peuple a grand besoin d'être rattaché à son idéal. Il faut qu'on lui en montre la richesse, qu'on le jette en son âme pour remuer son amour, stimuler son courage, peut-être même pour attiser ses colères. Les grands vœux collectifs s'originent chez les penseurs qui les ont rêvés, mais aussi chez les bardes qui les ont chantés. Jouons ce double rôle !

Union requise

Mais ici encore, à quoi aboutiront des forces divisées ? Comment trouver dans une seule âme assez de notes et de nuances pour l'exécution d'un tel chef-d'œuvre, assez de vibrations pour tout un peuple ! Comment répandre seuls ce que seuls nous ne pouvons concevoir ! Ensemble nous précisons l'idéal canadien-français, ensemble aussi nous le ferons aimer.

Que l'historien évoque les héros du passé, qu'il ressuscite leurs exploits, excite dans notre âme la passion de leur exemple. Que le poète accorde sa musique aux choses et aux gens de chez nous ; qu'il chante notre idéal. Que le philosophe l'appuie de ses principes, le sociologue de ses applications, le savant des faits qu'il a colligés. Que le romancier fasse vivre nos types, jouer notre mentalité. Que l'artiste produise des œuvres canadiennes. Que tous enfin aiment notre idéal et le fassent aimer !

Nous créerons ainsi une atmosphère vivifiante et saine qui purifiera notre organisme national des germes destructeurs qui le minent, et fera courir de nouveau la jeunesse et la force dans un corps plus conscient de sa personnalité.

Vous vous rappelez sans doute la mission de Chantecler qui puisait dans l'appel des choses vers la lumière des accents dont la répercussion dorait les collines, accusait les couleurs, engendrait le mouvement. Tous les êtres se liguèrent pour exiger de lui son métier d'éveilleur. Écoutons, nous aussi, l'appel des millions d'hommes qui attendent de nous un but, une foi, une mystique. Nous aussi, remplissons notre mission d'éveilleurs... mais ensemble!

III. Ensemble pour le réaliser

[Retour à la table des matières](#)

Le peuple canadien-français exige plus encore de nous. Avant d'être travailleur de l'esprit, avant de se vouer à l'œuvre humaine la plus haute dans l'ordre naturel, l'intellectuel est citoyen. C'est la société qui lui a donné l'être, lui a permis de grandir et de se développer, a formé sa mentalité, ouvert son angle de vision sur les choses. Elle l'a fait ce qu'il est et elle lui conserve à tous moments son appui. L'intellectuel est citoyen, et, est-il besoin d'ajouter, le citoyen le plus averti, le plus éclairé, le plus puissant aussi parce que le plus intégralement humain. De ce fait ressort pour lui un troisième et dernier devoir : payer de sa personne dans la réalisation de l'idéal qu'il a précisé et fait aimer.

Par définition même, le citoyen est partie intégrante d'une nation, d'un État. Il est le matériel dont la société a besoin pour se constituer et atteindre sa fin. Entrer dans une société, c'est s'engager à travailler au bien commun dans la mesure de son pouvoir et de ses attributions pour bénéficier ensuite de la richesse ainsi constituée. Mais travailler au bien commun, est-ce autre chose en somme que travailler à la réali-

sation de l'idéal ? Le bien commun et l'idéal sont une seule et même chose, quoique sur des plans différents : l'un est dans l'ordre du connaître, l'autre dans l'ordre de l'agir.

Nous l'avons déjà noté à maintes reprises, l'idéal est essentiellement pratique. Issu de la réalité, il tend à y revenir pour la remodeler à son image. Il est le bien commun parfait voulu et aimé, appelant sa réification.

Il faut agir.

Comment donc le rôle des citoyens les mieux doués et les plus qualifiés pourrait-il se borner à une spéculation aride ou à une prédication de commande ? Il serait tout de même étrange que la recherche concrète du bien commun ne trouvât plus ni lumière, ni force vive, ni enthousiasme, ni exemple entraînant chez les mieux armés et les plus compétents ! Si l'intellectuel conçoit et prêche, le citoyen doit pratiquer. Notre peuple exige de nous un idéal bien net et aimablement présenté, il exige encore que notre exemple et notre encouragement le stimulent à l'heure de l'action. La profondeur des convictions trouve sa mesure dans la vie vécue. On croit bien peu à la sincérité des apôtres qui ne sont pas les premiers à mettre en pratique leurs exhortations. Comment espérer faire répondre un peuple à l'appel des cimes s'il n'a pas en nous une foi aveugle, s'il ne nous trouve pas à l'avant-garde, partout et toujours ? Notre condition de citoyen, la fécondité même de notre rôle d'intellectuel exigent donc que nous payions de notre personne dans la réalisation de l'idéal national.

Cependant il est rare que les travailleurs de l'esprit consentent à descendre jusqu'aux détails infimes, et combien ennuyeux parfois, de l'exécution. Les raisons en sont multiples et complexes. Signalons-en trois qui étendent leur influence désastreuse même sur les deux autres missions que nous avons assignées aux intellectuels : le dilettantisme, la passion d'arriver et l'individualisme.

Dilettantes

Un étudiant de chez nous, me racontant certains épisodes de sa jeunesse, citait un cercle de jeunes gens qui s'affichaient, il y a

quelques années, sous le nom de "Les Dilettantes". La majorité d'entre eux font maintenant partie de l'équipe de lutteurs qui peinent pour secouer nos apathies et reconquérir nos droits. Je suis donc très à l'aise pour montrer dans ce dilettantisme le mal néfaste qui, après avoir fait trahir jadis le gros de l'élite française, menace de corrompre une partie de notre élite intellectuelle.

Les dilettantes, c'est-à-dire les délicats, les raffinés, les épris du beau et du joli, qui transportent jusque dans les affaires sérieuses leur déplorable titre d'amateurs. Or, s'il est permis de cultiver en amateur la musique, la poésie ou l'art. c'est un crime de traiter en se jouant les problèmes capitaux qui commandent la vie des individus et des peuples. Il est des causes qui exigent le plus pur de notre sang pour triompher ; qu'ils sont à plaindre ceux qui ne peuvent s'enflammer pour elles !

N'est-ce pas une des lois fondamentales de la nature humaine de totaliser dans une seule coulée les puissances de l'être pour les lancer à la poursuite d'un but, à la conquête d'un amour ? Petit-on espérer goûter vraiment le beau. le vrai, quand l'homme tout entier n'est pas pris, quand l'intelligence n'appelle pas à la rescousse les virtualités de tout l'être, les possibilités immenses de la passion et du sentiment : mal antihumain ! Mal antinational puisque le peuple dont nous sommes les enfants demande notre aide, nous confie le flambeau de sa vie et de son avenir. Mal antisocial enfin, puisque non content de stériliser ses adeptes, le dilettantisme empêche encore, à force de railleries et de sourires l'oeuvre que des plus ardents voudraient réaliser.

Je ne suis pas un admirateur extasié de ce que font les peuples d'Europe, et ne voudrais pour rien au monde changer notre avenir pour le leur, avouons toutefois qu'ils ont une sincérité admirable, qu'ils sont eux-mêmes des principes aux conclusions ultimes, fidèles à leurs convictions.

Qu'il est beau l'homme sincère qui se laisse traverser d'un seul regard, qui, franc comme l'épée, pousse ses convictions jusqu'à leurs conséquences dernières, assuré que c'est pour lui se grandir, être intégralement un homme ! On célèbre la gloire des soldats morts pour leur patrie, l'héroïsme des martyrs (lui ont donné leur vie pour l'extension

du règne de Jésus. on chante les saints aux austérités effarantes ; ils n'ont été rien d'autre que des passionnés, des sincères, des épris du vrai et du bien. Les choses sérieuses doivent être traitées sérieusement. Il n'est pas permis à un fils de mépriser les intérêts de sa mère, il n'est pas permis à l'enfant d'un peuple de traiter légèrement l'avenir de sa race.

Arrivistes

Ceux que le dilettantisme n'a pas empêchés de s'occuper des questions vitales de leur peuple sont souvent arrêtés par un autre mal moins subtil mais tout aussi pernicieux : la passion d'arriver. Elle est certes légitime l'ambition de se tailler une place au soleil, d'acquérir une honnête aisance, d'assurer la stabilité de son foyer, l'avenir de son épouse et de ses enfants. Mais chez nous, cette ambition n'est-elle pas parfois désordonnée ? Elle entraîne alors la perte du franc parier, une certaine abdication nationale. Ce n'est pas moi qui blâmerai les motifs de ces abstentions. Mais je sais que celles-ci sont autant de blessures dont nous sommes en train de mourir, je sais que l'avenir de nos enfants est conditionné par l'avenir de notre peuple, je sais que le plus bel héritage est un passé sans défaillance. une culture chrétienne et française. Il n'est pas donné à tous de comprendre ces choses, elles sont quand même les seules réalités.

Individualistes

Le dilettantisme et la passion de réussir nous garderaient encore une armée relativement puissante si l'individualisme ne venait paralyser son effort. Il faudrait toute une causerie pour exposer et réfuter ce désordre profond, issu de l'égoïsme foncier de la nature humaine, et qui a, de nos jours, trouvé ses philosophes pour l'ériger en doctrine.

"L'individu dans la société moderne est à lui-même sa fin et sa loi, n'ayant apparemment d'autre devoir que celui de faire valoir ses droits, c'est-à-dire pratiquement de se servir de la société sans avoir à la servir". Cependant, les sympathies et les antipathies des corps chimiques. la cadence du mouvement stellaire comme la structure tenue d'une molécule, les développements de la pensée et même les hiérarchies angéliques, sont soumis à un ordre, à des lois qui proclament la sa-

gesse du Créateur. Et l'on voudrait que seul l'être humain fût à lui-même sa loi, fût à lui-même sa fin ! "Certains, écrit le Père Gillet, peuvent revendiquer cette conception individualiste comme le dogme fondamental de la pensée moderne ; n'empêche que ce dogme n'a pour lui, ni la nature de l'homme ni l'état établi, ni les lois humaines, ni la loi de Dieu."

Il est difficile sans doute de se perdre dans un tout, de s'assujettir à un ordre, de sacrifier son intérêt personnel à -des intérêts qui nous dépassent, d'abdiquer sa volonté et ses manières de voir mais c'est la condition essentielle de toute oeuvre féconde. Il s'agit de travailler ensemble pour le tout et avec le tout, de jeter dans le creuset social nos énergies et nos enthousiasmes, pour construire une nation puissante, pour gorger de nos richesses le bien commun, convaincus que son trésor nous sera ensuite largement ouvert.

Il nous faut donc une élite d'hommes ardents et inébranlables, dédaigneux des honneurs et des richesses du monde, fiers de travailler dans le rang à la réalisation de l'idéal canadien-français après l'avoir eux-mêmes précisé et fait aimer.

Qu'ils soient un !

Il y a quelques jours, un prêtre, digne héritier des vertus de ceux qui bénirent le berceau de notre race, dont le nom est déjà un cri de ralliement, les écrits des poèmes de fierté nationale, la vie un exemple de patriotisme fidèle, dont la présence est toujours un honneur et un encouragement, confiait, non sans un peu de mélancolie, à un groupe de jeunes : "Il est devenu banal de dire : "C'est sur vous que nous comptons". Mais aujourd'hui ce n'est plus banal, parce que vous êtes le seul espoir, parce que vous êtes peut-être la dernière génération à laquelle cette parole pourra encore être dite. Dans vingt-cinq ans, il sera trop tard."

C'est à vous, jeunes gens, que ces paroles s'adressent ; à vous surtout, jeunes intellectuels, dont l'action conditionne celle de tous les autres ! Mais, je vous le redis pour la centième fois, vous ne sauverez notre peuple que si vous consentez à serrer vos rangs.

L'union sera difficile, dites-vous. N'avez-vous pas la charité du Christ ? D'autres réussissent à s'unir magnifiquement dans la sympathie du sang, dans une haine commune, dans une solidarité purement terrestre, dans le culte d'un homme ; mais la charité chrétienne est plus forte que tout cela quand on la possède vraiment dans son coeur !

Voilà pourquoi j'ai voulu formuler le mot d'ordre qui résume toute ma conférence avec les paroles mêmes du Christ : qu'ils soient un !

C'est la veille de sa mort. Jésus s'oublie lui-même pour penser à son oeuvre, à ceux qu'il a choisis pour semer partout la Bonne Nouvelle. Sa prière gravite, ce semble, autour d'une seule demande : "Qu'ils soient un !" Telle est la condition indispensable de la fécondité de leur travail. "Qu'ils soient un ; qu'ils peinent tous ensemble à la tâche que je leur confie ; Père, qu'ils soient la vivante réplique de ma Personne, de notre Unité, un seul corps tendu vers le même but, vers le même idéal ! Qu'ils soient un !" Le Christ était Dieu, son oeuvre était divine, et pourtant elle exigeait la fusion de ses apôtres dans la charité.

Le peuple canadien-français est en train de mourir. Il importe cependant que l'idéal et la culture qu'il concrétise ne disparaissent pas de la terre d'Amérique. Tant d'efforts, de souffrances, de sacrifices, de luttes et de ténacité ne doivent pas demeurer vains. Il faut que le peuple canadien-français vive. Et puisque les intellectuels sont les agents de la renaissance et de l'épanouissement des forces vitales d'une nation, c'est vers vous, jeunes intellectuels de mon pays, que se porte l'espoir de notre race ! Écoutez l'appel des vôtres qui vous demandent l'unité : "Qu'ils soient un pour restaurer notre idéal maintenant dégradé ; qu'ils soient un pour l'adapter aux situations nouvelles ; qu'ils soient un pour le faire battre dans nos coeurs ; qu'ils soient un enfin, pour le réaliser avec nous !"

Puissiez-vous ne pas rester insensibles à cet appel de votre sang et de votre Foi ! Puisse votre union très étroite décupler vos énergies et vous faire conduire notre peuple à l'idéale réalité !

Georges-Henri Lévesque, o.p.